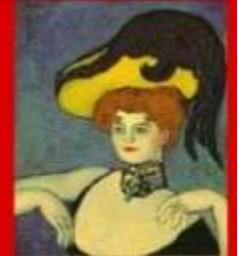


NUMERO 550

J6e n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Les conditions d'une larme
par Marie-Hélène Brousse



Supposez une personne qui ne pleure presque jamais – cinq fois dans sa vie, qu'on peut qualifier de longue, pas plus épargnée des malheurs humains qu'une autre vie. Comme cette personne a fait une analyse et que, de plus, elle a voué sa vie au discours analytique au point que celle-ci en soit devenue indissociable, elle a bien sûr travaillé sur cette étrange particularité symptomatique, d'autant que, comme analyste, les larmes analysantes ne lui sont ni inconnues ni étrangères. Elle les respecte ces larmes, qui aussi bien la tiennent en respect. Elles lui apparaissent familièrement énigmatiques. Jacques-Alain Miller introduit le corps parlant¹ par un dire de Lacan : « le corps parlant ? Ah, c'est un mystère ». Bruno de Halleux, dans l'un de ses témoignages, faisant référence aux larmes, citait la remarque de son analyste : c'est une énigme. Les larmes sont une énigme du corps parlant.

Les attentats survenus à Paris, en janvier puis en novembre, n'avaient pas suscité la moindre larme chez cette personne. De la douleur, de la colère, de la tristesse, de la haine, de l'amour, de la pensée, toute une gamme d'affects, mais pas de larme.

Ces cinq fois où les larmes avaient surgi constituant une série, même mince, elle y avait bien sûr longuement cherché un élément commun. Mais d'élément commun, il n'y en avait pas. Le seul qui aurait pu s'en déduire était un « événement exceptionnel », heureux ou malheureux. Mais d'autres événements exceptionnels n'avaient pas eu cet effet, si bien que l'exceptionnalité n'était pas le trait déclencheur. L'événement, sans doute davantage. Les larmes étant un événement de corps, peut-être répondaient-elles à un événement dont la nature restait non identifiée.

Dispositif de clinique théâtrale

Dans le cadre du festival d'automne à Paris, on donnait à la grande Halle de la Villette, *Le Metope del Partenone*, un spectacle de Romeo Castellucci, créé en juin 2015 à Bâle dans le cadre de la foire d'art contemporain Art Basel. Cette reprise à Paris, du 23 au 29 novembre, survenait après les attentats du 13 novembre ayant endeuillé, à nouveau, la France et sa capitale, ainsi que – comme ce fut le cas à chaque attentat de ce type où qu'il se passe – notre monde global. Le spectacle était donc précédé d'une prise de parole de Castellucci : « Cette action a le malheur particulier de contenir des images identiques à celles que les Parisiens viennent de vivre il y a seulement quelques jours. Cette action a le malheur particulier d'être le miroir atroce de ce qui est arrivé dans les rues de cette ville. Images difficiles à supporter, obscènes dans leur exactitude inconsciente. Vous seuls [il s'adressait aux spectateurs], pouvez décider quoi faire. Rester ou partir. » Il concluait : « Je ne peux rien faire face à l'irréparable que le théâtre représente ». Les spectateurs sont tous restés, jusqu'au bout. Cette personne dont je parlais est restée. Il n'y a pas eu, à la fin de la représentation, de saluts des acteurs, ni d'applaudissements. Le silence.

La représentation se faisait dans une grande salle sans sièges ni gradins. Comme si les spectateurs étaient des passants dans la rue. L'action avait lieu parmi eux. Quelle action ? Six saynètes, chacune suivie d'une devinette, projetée sur le mur blanc du fond de la salle, venant scander l'action.

Ces six saynètes se déroulaient de façon identique. Un acteur arrive, flanqué de deux maquilleurs en blouse blanche qui l'apprêtent pour la scène à jouer – sang et autres éléments postiches de corps –, puis disparaissent, le laissant seul. Six scènes survenues sur la voie publique : accidents de rue, cardiaque, du travail, crise d'œdème, brûlure à l'acide, mutilation corporelle. Arrive alors, de l'autre bout de la Halle, un véhicule des Urgences portant les premiers secours au blessé. Ce scénario se répétait six fois. Adressées au blessé – « Ouvrez les yeux, restez avec nous, serrez moi la main, calmez-vous, cela va aller » –, des paroles ritournelles... Le son du monitor branché passe du *bip bip* au son continu, signalant la mort malgré les soins. Un drap est posé sur le corps allongé à terre, les trois secouristes rentrent dans le véhicule qui s'en va en rebranchant sa sirène. Puis la devinette, le départ de l'acteur qui se relève en emportant son drap, faisant face au public avant de quitter la salle, et la solution à chaque fois différente : la cime des montagnes, l'ombre, la vague marine, l'œil, le trou, et demain.

Ce qui variait était le mode de réponse du blessé, entre silence et hurlements, gémissements et râles, tremblements et mouvements saccadés, halètements et soupirs... La voix inarticulée et le corps qui se tord.

Au début de la troisième fois, la personne dont je parle eut la surprise de sentir sur sa joue une larme couler.

Les conditions d'une larme

Étonnement : une larme hors propos. Occasion : Castellucci, frayant la voie une fois de plus à l'analyste et à la psychanalyse.

Bien sûr, on pense au beau texte² de Christine Angot publié dans *Le Monde* le jeudi suivant les attentats. La puissance de la fiction. Mais cela ne suffit pas pour obtenir un gain de savoir sur les larmes. Allons y voir dans le détail.

Qu'est-ce qui est représenté ici ? Comment l'est-ce ? Une phrase de Castellucci dans l'entretien accordé à *La Cause du désir* s'impose à titre de préambule, dans une phrase difficile : « Où se trouve la jouissance ? Dans la tromperie. Dans la conception tragique de l'art [...]. Tromper et être trompé, combattre la vérité de toutes ses forces : c'est cela la grandeur de la Tragédie. Ceci est la pure joie tragique. [La] scène [est] le lieu "erroné" par définition »³.

Ce qui est représenté ici, ce sont des événements de corps, six fois le même. Ils sont d'ailleurs moins représentés que présentés, dans un réalisme fidèle en tout au quotidien le plus trivial. On ne peut même pas parler d'hyper réalisme, car ce qui est au travail dans cette présentation est l'exactitude. C'était déjà le cas dans cette œuvre sur le corps vieillissant qu'était *Sul concetto di volto nel figlio di Dio*⁴.

Dans une agonie sans mot, six parlêtres sont surpris par la mort et ont juste le temps de l'effroi de cette vie qui les quitte, de ce corps qui tremble en se rompant. Ils meurent sans le savoir, mais pas sans le sentir. Les trois soignants, telles des Parques qui chercheraient à recoudre le fil qui vient d'être coupé, constatent silencieusement le décès en rangeant leur matériel. Chez le spectateur aucun soulagement à l'arrivée des sirènes de la camionnette du SAMU. Pas de mots, aucune parole donc.

Pas de contexte non plus : on ne sait rien des circonstances des accidents. Tout élément anecdotique a été effacé de la scène, chaque sujet accidenté est seul et ne répond rien à la question posée par l'équipe d'urgence, « Que s'est-il passé ? ». Pas d'autre pertinence que celle des actions. Pas de discours, donc pas la moindre cause pour mettre un embryon de sens. Pas de chœur antique. Pas de fiction autre que le dispositif qu'assurent, par la présence de leurs regards, les spectateurs. La mort comme phénomène de corps est sans responsable, sans témoin, hors Autre, hors sens. Les devinettes, ponctuations dont la réponse est immédiatement donnée, n'amènent pas l'énigme qui pourrait en faire office.

Pas de lien social renvoyant à un capitonnage par un quelconque signifiant maître. Le lien social est réduit à la fonctionnalité de l'ordre technique et scientifique au service de la réanimation, qui rate à chaque reprise.

Une fois terminées les six saynètes, deux voitures des services de nettoyage public passent et repassent faisant disparaître de la scène le sang et les objets (des objets *a*, chaussures, bouts de corps) qui restent sur le sol, au son d'une musique douce. Il ne reste rien. Fin du spectacle quand la scène est propre et vide.

Dans ce même entretien, Castellucci disait : « La meilleure condition, selon la parole de Sophocle, serait celle de *ne-pas-exister*. Exister doit sortir de cette nécessité plus forte – qui est justement celle du *non-exister*. Je pense à tout ceci en termes d'image. »⁵

Les larmes sont...

Les larmes sont produites dans un lieu erroné. Elles ont pourtant l'air d'être plus vraies que des paroles. Mais alors de quelle jouissance sont-elles les sœurs ? Au-delà des limites de la pitié et de la crainte, de l'obscène et du féroce, une jouissance de l'effet d'entropie, de la déperdition⁶.

Elles sont produites par la perte de sens. Cette perte est rarement atteinte dans la réalité, mixte d'imaginaire et de symbolique qui pour le *parlêtre* recouvre le réel du corps vivant. Mais ce spectacle parvient à la produire. Il opère en effet une disjonction entre le réalisme, son évidence immédiate, et le réel. La réalité y est présentée de la façon la plus dépouillée et de cette présentation surgit le réel, en tant qu'effet atteint *dans* le spectateur, sans jamais être présent dans l'image qui lui est montrée.

Elles sont la manifestation de cette nécessité plus forte d'*ex-ister* quand elles s'affrontent au « Mieux vaudrait ne pas exister ».

Quand a-t-elle coulé, cette larme ? Quand le corps, sans vie, une fois recouvert d'un drap, unique concession à un rituel symbolique, unique défaillance de Castellucci face au réel, est laissé sur le sol, seul, par le SAMU qui s'éloigne. Il a fallu cette évocation *a minima* d'un geste symbolique futile parmi tous ces gestes techniques utiles pour que le réel de la mort un instant s'entrevoie du corps séparé de la parole, en tant qu'il est caché d'un voile.

Je laisse la parole à Castellucci : « Voilà, en ce moment, il me semble plus humain d'être là. Être ici ce soir signifie qu'il faut être présent et vivant, devant les morts ». La larme, c'était le triomphe de l'« être ici » du corps parlant, à ce moment de notre histoire malgré la discorde des discours.

¹ Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, n° 88, Paris, ECF-Navarin, p. 108.

² Angot Ch., « La Belle Equipe », *Le Monde des livres*, 19 novembre 2015.

³ Castellucci R., « Un costume de peau », *La Cause du désir*, n° 91, Paris, ECF-Navarin, p. 6.

⁴ Castellucci R., *Sul concetto di volto nel figlio di Dio* (Sur le concept du visage du fils de Dieu), 2011.

⁵ Castellucci R., « Un costume de peau », *op. cit.*, p. 6.

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 54 : « Ce savoir [ce savoir logique le plus épuré] montre ici sa racine, en ceci que, dans la répétition, [...] il se trouve être le moyen de la jouissance — de la jouissance précisément en tant qu'elle dépasse les limites imposées, sous le terme de plaisir, aux tensions usuelles de la vie. »

Zizek : une confusion qui insiste

par Jorge Alemàn



Dans nombre de ses textes, Zizek admet – suivant en cela Lacan – que le discours du maître est constitutif du symbolique, et que l'appel à la révolte contre le maître le consolide et provoque son retour encore plus féroce. Il a raison et c'est la perspective lacanienne. Aussi, dans mes propres textes se rapportant à la relation politique-psychanalyse, je n'ai jamais dit, contrairement à Zizek qui l'affirme avec insistance – quelquefois en accord avec Badiou ou du moins avec la version qu'il a de ce dernier –, que le problème serait de penser une révolte qui ne soit pas susceptible d'être capturée par le discours du maître.

Selon moi, la question est autre, peut-être plus difficile. Je n'ai pas de problème avec le discours du maître – j'ai assumé pleinement la question de Lacan adressée aux soixante-huitards. De fait, je considère l'hégémonie de Laclau, dans son articulation logique, comme une variante du discours du maître lacanien.

Le discours du maître chez Lacan – il faut s'en souvenir – n'est pas une domination, du moins au sens du Pouvoir. Au sein du discours du maître, réside une impossibilité dont il est traversé et une vérité qu'il ne peut pas refouler. C'est une autorité discursive qui donne à la réalité son soutien et son intelligibilité ; elle est susceptible d'être subvertie par le discours analytique en tant que tel.

Le problème politique, c'est le discours capitaliste – ainsi l'ai-je indiqué d'entrée –, du fait de son caractère circulaire, sans envers, sans impossible et dans lequel toutes les oppositions classiques de la politique passent pour être de simples semblants. Sans pouvoir compter sur aucune extériorité, on doit penser qu'il est « in-appropriable » du fait de son mouvement circulaire.

Dans le discours capitaliste, *le Un ne se divise pas en deux*¹, comme Zizek se plaît à le penser en se rapportant à la dialectique hégélienne, et on ne perçoit pas non plus de signes de sa mort. Comment sortir du discours capitaliste, en laissant un lieu au discours du maître ordonné par le politique et non par le marché ? Voilà la question cruciale de notre temps. Un maître moins sot quant à l'« existence sexuée, mortelle et parlante ».

Traduction de l'espagnol par Pierre-Gilles Guéguen

¹ Cf. Mao Zedong : « Un se divise en deux, voilà un phénomène universel, et c'est la dialectique. » (Intervention à la Conférence des représentants des partis communistes et ouvriers, tenue à Moscou, le 18 novembre 1957).

Guerre ?

par Anna Aromí



Une des choses que nous enseigne la préparation des Journées de l'ELP sur le thème « Crises. Que disent les psychanalystes ? »¹ est qu'un premier traitement de crise doit passer par le temps : par la remise en jeu dans l'analyse d'un certain temps pour comprendre.

Bien s'orienter

Les informations ne contribuent pas toujours à éclairer, parfois elles créent davantage de confusion. L'information nous arrive très fragmentée, comme elle peut l'être sur un écran de télévision divisé en plusieurs parties, avec différentes images passant simultanément, auxquelles s'ajoutent les messages défilant dans le bandeau inférieur. Quand les termes se succèdent sans explicitation – « actes de terrorisme », « attentats », « attaques suicides », « guerre » –, la fragmentation du discours nous laisse sans savoir à quoi nous raccrocher.

On dit que ce qui arrive est une guerre, qu'il faut comprendre que cette guerre n'est pas facile à identifier comme telle, une nouvelle forme qui coexiste avec les formes traditionnelles. On nous intime de l'accepter ainsi et rapidement, car cette nouvelle forme de guerre est déjà là et va s'installer pour longtemps. Mais dire « c'est une guerre » quand la bataille peut surgir à n'importe quel moment, quelle que soit la ville, et surtout, quand les camps ne sont pas clairs, c'est accepter que les habitants de ces villes soient transformés en otages. Après avoir servi de « boucliers humains », après que leur mort a souvent été considérée comme des « effets collatéraux », les civils mutent maintenant en armée de soldats involontaires.

Quand un État profère « C'est une guerre », c'est un énoncé performatif. Mais que se passe-t-il quand ce sont les citoyens qui le disent ? Pour se considérer en guerre, il faudrait qu'ils se sentent armés et, pour le moment, on leur demande juste de s'armer de patience.

Ici, je préciserai : « être en guerre » n'est pas identique à « être *dans une guerre* ». Être en guerre signifie sentir qu'on appartient ou qu'on participe à l'un des camps. Autre chose est d'être dans une guerre : cela signifie essayer de vivre dedans, de vivre en temps de guerre. Cela requiert d'essayer de bien s'orienter et, pour cela, de sélectionner et traiter les informations. Car nous allons voir monter en puissance de nouvelles formes de propagande. Tout cela ne fera pas taire ceux qui veulent tout banaliser, au contraire, ils sont dans la place depuis longtemps. On entend : « Ces Français... ne pas être intervenus en Syrie ! », « L'Occident vaincra, il n'y a pas d'autre issue ! », « Il ne faut pas exagérer, il y a toujours eu des guerres ! »... La banalisation est une forme de négationnisme appliqué aux faits du présent.

Lire la civilisation

Comment désigner les camps qui s'affrontent ? Est-ce l'Orient et l'Occident ? S'agit-il, comme on le dit, d'un choc de civilisations, de religions ? Il ne s'agit pas, bien sûr, de nier les différences culturelles : ce sont des différences dans les modes de jouir et celles-ci peuvent se radicaliser.

Il est pourtant difficile de soutenir l'idée de civilisations nettement séparées quand – c'est un fait – le néolibéralisme s'est étendu sur toute la planète, arrivant à imposer son empire : l'empire de l'objet, des *lathouses*², pourrions-nous dire, et son commerce – armement, drogue, énergie, technologie, etc. On peut y être intégré ou s'y opposer, mais on ne peut se tenir hors du marché. Au-delà – ou en deçà – de l'affrontement de deux civilisations, ce qui s'est manifesté est un réel non civilisé, occupant le centre de la scène.

À partir de la psychanalyse, nous pouvons dire que, du fait de parler, nous sommes tous des « occidentés »³, comme le dit Lacan, des accidentés, des traumatisés par l'Occident. Nous sommes traversés par le fait d'être un corps qui parle et par le fait de n'avoir rien d'autre que ce corps qui s'auto-consume avec la pulsion.

Nous voyons se manifester l'*humus humain* travaillé par la pulsion de mort, dans le noyau du néolibéralisme (*Impossible is nothing*⁴) et dans la religion des suicidés. En ce sens, la pulsion de mort, sous forme de féroce ignorance, est ce qui peut faire obstacle à ce que chacun puisse penser et prenne position dans ce moment de crise. À ce niveau, n'existe ni la mauvaise mémoire ni l'oubli, ce qui existe est le *ne rien vouloir savoir*.

Nous, psychanalystes, n'avons pas et ne sommes pas une armée. Nous n'avons pas d'armes si ce n'est la parole. « Tristes armes si ce ne sont des paroles », disait Miguel Hernández⁵. Notre domaine n'est pas de guerroyer, c'est d'écouter, de lire, d'interpréter. Interpréter est une action qui porte à conséquence.

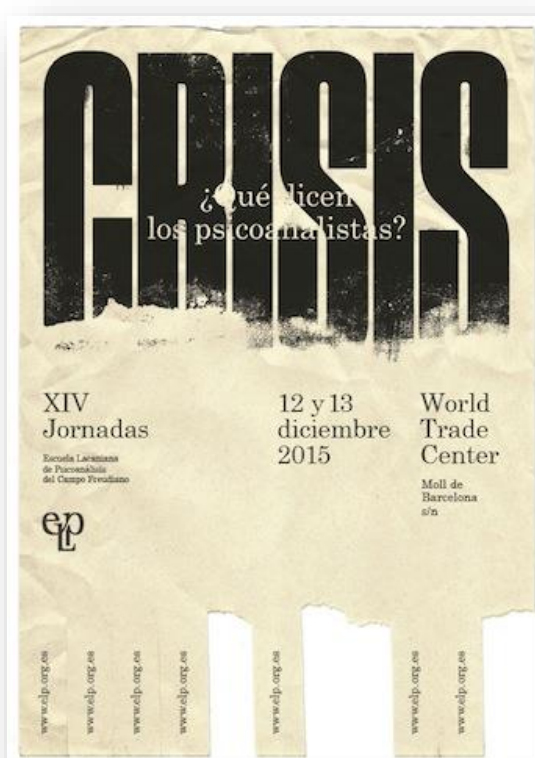
Nous savons lire la civilisation, nous savons l'interpréter. Et ce que nous ne savons pas, nous l'apprendrons. Nous avons Pourquoi la guerre ?⁶, « La proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École »⁷, « Acier l'ouvert »⁸. Nous avons Malaise dans la civilisation⁹, « La psychiatrie anglaise et la guerre »¹⁰ et « La tendresse des terroristes »¹¹. Et aussi Lacan Quotidien¹². Il y a de quoi chercher et de quoi trouver. Lisons ces textes pour mieux savoir lire les réseaux, le journal, la télévision.

La voix des analystes ne pontifie pas, ne sonne pas comme le tonnerre. Nous ne sommes plus à l'époque des tonnerres ni de leur capitaine !¹³ Mais cela ne signifie pas que nous n'ayons rien d'intéressant à dire. Si nous ne faisons pas entendre ce que nous avons à dire, qui le fera ?

Nous pouvons dire : l'impossible existe. Nous pouvons également dire que le désir d'autre chose existe. Le désir de vivre existe, et parler le fait exister. Tout cela, nous savons le faire.

Barcelone, 16 novembre 2015.

Traduction Dominique Wintrebert.



¹ XIV^e Journées de l'ELP, à Barcelone, 12-13 décembre 2015.

² Lacan J, *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 188 & 216.

³ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 16.

⁴ Ancien slogan d'Adidas.

⁵ Un des plus grands poètes et dramaturges espagnols du XX^e siècle.

⁶ Einstein A. & Freud S., *Pourquoi la guerre ?*, Paris, Rivage Poche, 2005.

⁷ Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1867 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, op. cit.

⁸ « Acier l'ouvert », *La lettre mensuelle*, n° 85, Paris, ECF, janvier 1990.

⁹ Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2010.

¹⁰ Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », *Autres écrits*, op. cit.

¹¹ Miller J.-A., « La tendresse des terroristes », 19 septembre 2001, *Lettres à l'opinion éclairée*, Seuil, 2002.

¹² Pour le recevoir, il suffit de s'inscrire sur le site : www.lacanquotidien.fr

¹³ Référence à *Capitán trueno*, bande dessinée espagnole des années 1950.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahooogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf
▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable :
marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables :
Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahooogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au Brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCÉDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• **À l'attention des auteurs**

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.